

Moshé Brand est un enfant de la tragédie.

Son père Fishel Brand naît en 1903 à Bilgorie. Ce petit village juif de Pologne est rayé de la carte par l'Holocauste. Fuyant l'envahisseur nazi, Fishel entre comme partisan dans l'armée russe et combat aux côtés des Alliés. Née le 16 juillet 1923 à Lodz, de bourgeois juifs propriétaires d'une usine de textile, notamment pour la fabrication de chaussettes en soie, Bronia Rosenberg est une jeune étudiante lorsque l'armée allemande viole les frontières de Pologne. Piégée dans le ghetto puis transférée au camp d'Auschwitz, Bronia y survit en travaillant à la fabrication de balles et grâce à la protection d'une déportée de dix ans son aînée.

En 1945, les Alliés ouvrent les portes barbelées des camps de concentration sur des fantômes hagards. Bronia est la seule survivante de sa famille. Fishel a gagné cette guerre mais perdu femme et enfants dans le génocide. Ils se rencontrent dans une gare allemande. Elle est accompagnée d'un autre homme qui a décidé d'emmener l'orpheline en Terre d'Israël. Fishel la trouve belle, si maigre et si belle. En ces temps de désarroi, sa seule richesse est un salami. Il ne réfléchit pas, va vers l'homme et lui donne le saucisson :

— Prends ça et va-t-en, laisse-la, je prendrai soin d'elle.

Fishel et Bronia ont vingt ans de différence. Ils se marient en Allemagne et descendent jusqu'à Marseille pour embarquer dans le premier bateau *Eretz-Israël*.

Le sauvetage des survivants de la Shoah est devenu la priorité des Juifs déjà installés en Palestine. Fishel et Bronia ne sont pourtant pas au bout de leurs épreuves. Car le Gouvernement de Londres maintient fermées les portes de la Terre Promise et n'octroie qu'un maigre quota de visas d'entrée aux Juifs. Pharaon refusait de laisser sortir d'Égypte le peuple de Moïse et vit s'abattre dix plaies sur le pays. L'immigration illégale est la plaie qui s'abat sur l'Empire britannique.

La Haganah, l'armée juive de protection, envoie des émissaires sillonner l'Europe pour organiser l'Aliyah, la « montée » vers Israël, le retour des communautés dispersées au temps de la Diaspora. Des réseaux secrets amènent les réfugiés à travers les frontières jusqu'aux ports où les attendent les bateaux du Mossad.

Durant la guerre, les Anglais déportaient les clandestins à l'île Maurice ou en Afrique orientale. Puis ils aménagent des camps d'internement en Palestine même : les survivants peuvent au moins fouler le sol de la patrie et prendre contact avec les membres de leurs familles résidant en Palestine. Mais en août 1946, devant l'afflux, les Anglais changent de politique. Désormais les clandestins seront envoyés dans l'île de Chypre, alors possession britannique.

Entre 1945 et 1948, la Haganah transporte 84000 réfugiés sur 70 bateaux. Parmi eux se trouve le couple Brand. Leur bateau, sans doute un vieux cargo coulé, repêché et renfloué, part de Marseille. Prévu pour quarante passagers, il emporte deux cents réfugiés qui pleurent et chantent l'hymne sioniste « Hatikvah ». La faim et la promiscuité entament parfois le moral des passagers. Malgré le règlement interdisant l'embarquement de femmes enceintes de plus de sept mois, des naissances ont lieu pendant la traversée. Dans le froid et la tempête, il faut affronter le mal de mer et les risques de naufrage.

L'équipage étranger quitte son poste en vue des côtes de Palestine pour ne pas être arrêté par la flotte britannique. L'équipage juif étant insuffisant, les réfugiés prêtent main-forte pour enfourner le charbon dans la chaudière. Quand le charbon vient à manquer, on démonte les couchettes en bois. Bientôt le bateau est encadré par des destroyers britanniques. Les fusiliers marins qui essaient de monter à bord, se heurtent à des désespérés armés de bâtons et de boîtes de conserve. Les Britanniques répliquent en lançant bombes à gaz et grenades lacrymogènes. Les clandestins sont finalement maîtrisés, transbordés sur un bateau prison et envoyés à Chypre.

Bronia et Fishel Brand arrivent ainsi à Famagouste, dans l'un des trois camps d'internement de Chypre. Des camps pour « personnes déplacées ». Et c'est une nouvelle étape de souffrance pour des gens qui, venant d'échapper à quatre ou cinq ans de vie inhumaine dans l'enfer hitlérien d'Europe, espéraient enfin accéder à la liberté dans une patrie retrouvée. Discipline militaire, brimades, punitions collectives, désœuvrement et isolement, le quotidien des camps d'internement se retrouve à Chypre sous la souveraineté britannique.

Il ne fait plus moins trente, mais plus quarante degrés. On ne parle plus de solution finale, on ne parle pas de solution non plus. Pourtant le moral reste élevé. On apprend l'hébreu, on se prépare avec espoir à la vie en Israël. La Haganah infiltre des émissaires dans les camps pour améliorer les conditions de détention, initier les détenus au maniement des armes et creuser un réseau de tunnels souterrains.

Dans ce climat suffocant mêlé d'espoir et de désespérance, Bronia vit une grossesse hantée de cauchemars dans des conditions d'hygiène douteuses. Mais dans la nuit du 1er au 2 février 1947 naît un magnifique bébé de quatre kilos. Il reçoit pour prénom Moshé, Moïse en hébreu. Après cette périlleuse traversée, n'est-il pas pour ainsi dire sauvé des eaux ? Et la Terre Promise est proche ! Le nourrisson est si beau que le médecin revient au chevet de la jeune mère rien que pour l'en féliciter.

Mais Moshé pleure d'une grimace silencieuse. À quel moment Bronia comprend-elle que son fils est muet ? Ni Fishel ni Bronia ne parleront plus de leurs familles sacrifiées. Comprennent-ils que cette aphasie est le premier signal d'alarme d'un être mordu au berceau par l'angoisse, viscérale et vicieuse ? La douleur engendre la douleur. Une autre tragédie commence.

Tous les mois, les Anglais choisissent parmi les internés de Chypre à qui délivrer le quota mensuel de 1500 certificats

d'immigration. Mais tous les mois, de nouveaux bateaux sont interceptés, et le nombre de postulants ne diminue pas. Après l'histoire d'un bateau symboliquement baptisé « Exodus 1947 », les Anglais décideront de changer de méthode.

Parti plus ou moins clandestinement du port de Sète avec à son bord 4 554 passagers, le vieux navire sera arraisonné dans la violence, escorté jusqu'à Haïfa et remorqué au point de départ. La France leur offre asile, mais hormis quelques vieillards et malades, aucun émigrant n'accepte de débarquer ailleurs qu'en Palestine. Sous un soleil d'août accablant, les pourparlers durent d'interminables semaines et les conditions à bord se détériorent à vue d'œil. Finalement, ne cédant en rien à l'obstination des réfugiés et à l'indignation internationale, les Britanniques accompagnent l'*Exodus* en Allemagne, où les survivants sont répartis dans de nouveaux camps ! Ils n'en sortiront qu'après la proclamation de l'État d'Israël qui ouvre enfin toutes grandes les portes de l'immigration.

Le 29 novembre 1947 est votée par l'Organisation des Nations Unies la résolution pour un État juif en Palestine. La famille Brand peut enfin embrasser le sol de la Terre Promise. Ils s'installent dans le kibboutz G'vat, en Galilée. Ils y élèvent de la volaille. Pauvres mais libres ! Le 15 mai 1948, David Ben Gourion proclame à Tel-Aviv l'établissement de l'État juif d'Israël. L'événement est accueilli par les Juifs du monde entier dans la joie d'une résurrection.

Mais l'environnement reste hostile et en 1948, les accords d'armistice ne règlent pas les problèmes de sécurité pour Israël. La Syrie et la Jordanie prennent prétexte du moindre problème de voisinage pour contrecarrer les projets du jeune État. Un demi-million d'Arabes palestiniens ayant fui Israël pendant la guerre d'Indépendance se retrouvent à leur tour dans des camps de réfugiés dans la bande de Gaza, en Jordanie, au Liban et en Syrie. Dans la misère et la frustration va se développer le kyste palestinien.

Les Brand déménagent à Haïfa, dans un appartement deux-pièces au 9 de la rue Kibboutz-Galuyot. Posée sur cette baie magnifique, au pied des pentes boisées du Mont Carmel, d'où se détache le dôme d'or du temple Bahaï, Haïfa est une ville rose et blanche. Fishel Brand devient employé au service de la municipalité. Bronia donne naissance à un second fils le 7 janvier 1950, Zvika. Le cerf, en hébreu. Les parents n'ont pas une très bonne santé : ayant relâché leur résistance surhumaine, la plupart des rescapés des camps développent ainsi de nombreuses maladies. Quand leur père et mère sont hospitalisés en même temps, les deux garçons sont pris en charge par des voisins. Ils marcheront longtemps pieds nus et mangeront des tartines d'oignons pour tromper la faim.

Moshé ne parle toujours pas et ne marche que depuis l'âge d'un an et demi. Des spécialistes montrent qu'un fœtus hérite de l'angoisse de mort de ses parents et que cela peut inhiber son processus de maturation (1). Mais c'est un enfant joyeux, qui se promène dans les rues d'Haïfa avec une pancarte autour du cou mentionnant son adresse : « Si je me perds, prière de me ramener chez moi ».

La légende de Mike Brant prend racine à cette période de la vie du petit Moshé. Au temps de sa gloire future, une certaine presse se fera l'écho d'un mythe créé de toutes pièces. On pourra lire avec force détails comment les Brand entreprennent un voyage aux États-Unis afin de présenter Moshé à un célèbre phoniatre et comment ce dernier s'avoue malheureusement impuissant face à une aphasie d'origine psychologique. Mais à Manhattan, l'enfant se promenant sur les bords de l'Hudson assiste à la noyade d'un autre garçon. Sous le choc, Moshé crie :

— Au secours !

Il parle, alléluia !

La vérité est plus triviale. En 1951, les parents ont consulté en vain plusieurs praticiens : la guérison ne peut être que spontanée... À l'époque en Israël peu de gens possèdent un réfrigérateur. On s'approvisionne auprès du marchand de pains

de glace. C'est alors qu'un jour, le petit Moshé guette son passage depuis la fenêtre de la cuisine familiale et s'écrie en hébreu :

— Mamina, le glacier !

Non seulement il parle, mais très vite il chantera. Fort et juste. Comme s'il devait à tout prix racheter ces années de silence en faisant de sa voix découverte le plus bel usage.

Chapitre II

vedette ou clochard !

On a remarqué que l'enfant exposé (2) aux pires dangers révèle une personnalité marquée à la fois par une grande fragilité psychologique et un potentiel créateur hors du commun.

Moshé connaît la violence par un autre enfant qui le choisit comme souffre-douleur et le blesse d'une pierre à la tête. L'horreur de la guerre a même fait irruption dans leurs jeux, comme il le racontera plus tard. Un garçon avait rapporté de chez lui une vraie grenade datant de la Guerre d'Indépendance : l'explosion du jouet fait un mort et deux blessés dans le jardin d'enfants.

Son enfance muette est solitaire. Il se méfie des autres enfants et ne se mêle guère à leurs jeux. Il préfère se promener seul et rêver face à la mer, devant les bateaux en partance. Comme un lézard, il peut rester des heures à s'abreuver de soleil. Il va à la pêche, par goût comme par nécessité. Il est fier de voir son poisson cuisiné par Mamina venir améliorer le maigre ordinaire. Avec les ressorts d'un vieux lit et un filet de pêcheur, il fabrique un piège pour attraper les colombes. Et les relâcher ensuite en pleurant, tant il répugne à toute violence. L'accès tardif à la parole lui ouvre un terrain de jeux sans limite. Il vend des oranges sur le marché d'Haïfa. Il est déjà charmant et charmeur. Peu à peu, il réalise comme il sait facilement s'attirer la sympathie des gens.

Pour Israël, la situation s'aggrave lorsque les Égyptiens créent à Gaza les « fedayin ». « Ceux qui sacrifient leur vie » pénètrent en Israël et commettent 3000 accrochages armés de 1951 à 1956 et 6000 actes de sabotage, tuant 400 Israéliens, en majorité des civils. Le 3 octobre 1956, Moshé aurait pu se trouver parmi les écoliers assassinés du moshav Shafrir. Fin octobre, Fishel Brand est enrôlé dans la campagne du Sinaï. Bien qu'il soit malade, il participe aux combats. Quand l'armée revient triomphante, Moshé entraîne son frère Zvi sur les toits pour regarder défiler les chars et les soldats.

À l'école Carmeli, Moshé est le roi des cancre. De ceux que les enfants admirent pour leur culot d'anticonformistes sans oser les prendre en exemple. Espiègle et facétieux, il fait rire la classe par ses imitations de cris d'animaux, souris, grenouille ou autre espèce. C'est déjà par sa voix qu'il sait conquérir un public enthousiaste. Ce talent n'étant pas du goût de l'autorité, monsieur Brand père reçoit une convocation du directeur de l'école. L'élève est un élément par trop perturbateur qui doit être renvoyé. Fishel pleure la cause de son fils :

— Que va-t-il faire sans éducation ? Il va finir voleur !

Magnanime, le directeur donne à Moshé une seconde chance. Six mois plus tard, nouvelle convocation. Cette fois, il est renvoyé définitivement.

Il aime chanter. Il s'entraîne sur le disque des Platters que sa mère lui a offert pour son dixième anniversaire. À onze ans, il entre, seul élément masculin, dans une chorale d'enfants. Le vendredi soir, au moment de présenter au père son carnet scolaire, il le cache dans son dos en proposant :

— Je te chante une chanson et tu regardes le carnet demain.

Il chante en tout lieu : sur la terrasse, dans la salle de bain, dans son lit, dans la rue quand il importune trop son père malade. Et en toutes occasions : pour les mariages, les anniversaires, les fêtes religieuses. Un voisin lui enseigne des rudiments musicaux. Il est connu dans le voisinage :

— Viens, Moshé, viens chanter pour nous !

On le réclame même à la synagogue. À cause de la hauteur et de la pureté de son timbre, on lui propose d'interpréter des airs d'opéra, ce qui n'est pas franchement de son goût. Il ignore encore que par sa voix, il trouvera sa voie. Le moyen de prouver ce dont le vaurien est capable.

En attendant, son père le place en kibboutz. Élaboré depuis le début du siècle avec le développement du Sionisme, le kibboutz est une communauté israélienne fondée sur le principe de la mise en commun des moyens de production : de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. Tout membre apte au travail donne son talent au service de l'œuvre qui à son

tour pourvoit à tous ses besoins. Le kibboutz Gesher, situé à environ deux heures de bus d'Haïfa, près de la frontière jordanienne, ne faillit pas à ces principes. À onze ans, Moshé doit à la fois poursuivre ses études et apprendre aux champs les rudiments d'agriculture. C'est la musique, toujours elle, qui lui permet de supporter ces épreuves physiques, moins le folklore yiddish que l'on chante autour du feu, que le jazz et le rock qu'il écoute sur son précieux transistor. Un soir, avec une bande de camarades, Moshé attrape des poules dans le poulailler collectif, les plume et les fait rissoler au cours d'un barbecue géant ! Illico, son père reçoit une lettre du directeur du kibboutz lui demandant de venir reprendre son fils.

Il faut à nouveau supplier la direction de l'école Carmeli de reprendre Moshé. Jusqu'en 1960, où le garnement est tenu d'employer ses talents à des fins exclusivement lucratives. Au kibboutz, il a été cuisinier, fermier, gardien de vaches ou de cochons, avant de comprendre qu'il n'était pas fait pour les travaux agricoles. Rentré à Haïfa, il va exercer moult métiers avec un égal manque de concentration et d'assiduité : vendeurs de crèmes glacées sans licence, docker épuisé et mal payé, gardien de musée aux explications fantaisistes, réparateur de réfrigérateurs aux bricolages explosifs... Un bref épisode de mécanique automobile résume cette série d'échecs : alors que le patron du garage, allongé sous une voiture, lui demande de soulever le cric, Moshé, l'esprit ailleurs et sifflotant un air à la mode, fait un faux mouvement et provoque l'affaissement du véhicule. Pas de blessé... mais un chômeur !

Moshé préfère se promener dans la ville, jouer de la guitare et chanter pour les touristes sur la place du centre ville ou sur les pentes du Mont Carmel. Voilà l'idée : pourquoi les gens ne paieraient-ils pas pour l'écouter ? Il a du charisme, de la voix, il peut faire du spectacle. Il pourrait gagner sa vie et même voyager.

Les Brand déménagent une nouvelle fois en 1962 pour s'installer au 10 de la rue Sara, toujours à Haïfa. Cette année des